



Gabrielle Roy

UN JARDIN
AU BOUT DU MONDE

nouvelles

BORÉAL
COMPACT

*L'image la plus complète et la plus belle
de tout ce que pouvait représenter
pour Gabrielle Roy son pays natal
de l'Ouest canadien.*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Un jardin
au bout du monde

Le texte de la présente édition d'*Un jardin au bout du monde* est conforme à celui de l'Édition du centenaire des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy (Boréal, 2012).

Gabrielle Roy

Un jardin
au bout du monde

et autres nouvelles

texte définitif

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Fonds Gabrielle Roy 2012 pour l'édition en grand format

© Fonds Gabrielle Roy 2012 pour la présente édition

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Roy, Gabrielle, 1909-1983

Un jardin au bout du monde : nouvelles

(Boréal compact ; 54)

2^e éd.

Éd. originale : Montréal : Éditions Beauchemin, 1975.

ISBN 978-2-89052-595-5

I. Titre.

PS8535.095J37 1993 C843'.54 C94-940002-5

PS9535.095J37 1993

PQ3919.2.G32J37 1993

ISBN PAPIER 978-2-89052-595-5

ISBN PDF 978-2-7646-1192-0

ISBN ePUB 978-2-7646-1193-7

Loin de moi l'idée de proposer à ceux qui voudront bien me lire une interprétation de mes écrits et de mes personnages. Je souhaiterais bien davantage apprendre ce qu'ils en pensent, eux.

Pour cette fois-ci, je crois néanmoins utile de fournir quelques explications sur les nouvelles qui suivent, deux d'entre elles, publiées ailleurs, réapparaissant ici sous une forme remaniée. La première, « Un vagabond frappe à notre porte », a été refaite à plus de vingt ans de sa version première. C'est une entreprise périlleuse que de resserrer le sens et la forme d'un texte ancien tout en lui gardant la naïveté ou le lyrisme primitifs qui lui ont donné vie. Si j'ai tenu à reprendre cette nouvelle, c'est qu'elle représente assez bien, je crois, l'aspect quelque peu moyenâgeux, l'aspect « image sainte », sous lequel, au fond de la plaine, quand j'étais enfant, nous apparaissait le Québec, à travers les récits que nous en faisaient nos parents, immigrés au Manitoba mais n'ayant pas quitté de cœur leur Bas-Canada, et qui « brodaient... brodaient... » Si jamais le Québec a exercé sur ses enfants éloignés une séduction irrésistible, c'est bien à cette époque, par la magie des histoires racontées autour du vieux poêle Majestic.

À peu près pour la même raison fut repêchée « La Vallée Houdou », témoignage assez juste, il m'a semblé, des rêves chimériques qui guidèrent tant d'immigrants d'Europe centrale et orientale dans leur installation sur les terres de l'Ouest, pauvres gens qui, pour avoir voulu suivre leur étoile, aboutirent au plus total désenchantement. Ces rêves malheureux, j'en eus connaissance par les souvenirs de mon père qui, fonctionnaire du gouvernement fédéral, assumait la responsabilité de l'établissement de nombreux

colons d'origine slave, notamment d'un groupe de Doukhobors, « gens aussi doux, disait-il, qu'irréductibles ».

Les deux autres nouvelles qui complètent ce recueil sont des inédits. « Où iras-tu Sam Lee Wong? » fut longtemps laissé à l'état d'ébauche, pour ainsi dire abandonné en cours de route, et le serait sans doute resté sans la curieuse insistance du Chinois à se rappeler à mon souvenir, à me rappeler surtout qu'il n'y avait peut-être que moi à avoir imaginé son existence et par conséquent à pouvoir lui donner vie. Comme c'est puissant sur le cœur d'un écrivain, cet appel, Dieu sait de quels limbes, d'un personnage qui demande à vivre!

De même, « Un jardin au bout du monde » est né de la vision que je saisis un jour, en passant, d'un jardin plein de fleurs à la limite des terres défrichées, et de la femme y travaillant, sous le vent, en fichu de tête, qui leva vers moi le visage pour me suivre d'un long regard perplexe et suppliant que je n'ai cessé de revoir et qui n'a cessé, pendant des années, jusqu'à ce que j'obtempère, de me demander ce que tous nous demandons peut-être du fond de notre silence :

Raconte ma vie.

G. R.

Un vagabond frappe à notre porte

I

Ma mère attendait je ne sais quoi. Elle allait souvent à la porte, écartait devant la vitre le rideau blanc ourlé de toile rouge et jetait sur la campagne mouillée un long regard distrait. Soudain elle tressaillit en portant une main à sa tempe.

— Il y a quelqu'un qui vient, annonça-t-elle, et elle continua, la voix pleine de surprise : par ici, ça m'a tout l'air...

La pluie faisait sur le toit un bruit dur et crépitant. On entendait de chaque côté de la maison l'eau des gouttières rebondir à l'extérieur des tonneaux qui débordaient. Le soir tombait. Une buée blanche montait des fossés pleins à ras bords. Par-delà le coteau de seigle, on ne voyait que la cime noircie de quelques arbres dépouillés qui trempaient dans la brume. Depuis deux jours nous n'avions vu passer aucun être vivant. « Pas même un chat, pas même un quêteux », avait soupiré ma mère.

L'homme poussa la barrière. On le vit relever le front et essayer de sourire en regardant les deux pignons de la maison, peut-être aussi la fumée de la cheminée. Il luttait à chaque pas contre le vent en tirant sur lui son manteau sombre. Autour se tordaient et s'échevelaient les arbustes du jardin. À cause de l'ombre déjà tassée au creux de la haie, l'homme arriva à la niche de Farouche sans remarquer notre chien berger sur le point de bondir.

Ma mère étouffa un cri.

Presque aussitôt nous vîmes Farouche agiter la queue, plier l'échine et se couler aux pieds de l'homme qui lui parlait d'une voix dont le timbre étrangement doux et câlin nous parvenait entre des éclats de bourrasque.

Ma mère respira un grand coup, plus étonnée encore que soulagée.

— C'est la première fois, dit-elle, que je vois Farouche faire ami si vite!

L'homme se redressa et parut examiner toutes les entrées de la maison. Enfin, surmontant son hésitation, il fit demi-tour et vint frapper à la porte arrière qui donnait sur la cour de la ferme.

Mon père, assis au coin du feu, souffrait de cet insupportable ennui où le plongeait chaque retour des pluies dans notre pays de plaine. De toute la journée il n'avait desserré les lèvres. C'est tout juste s'il avait paru se reconnaître chez lui parmi nous tous. Enfoncé dans ses pensées, il n'avait pas vu venir l'étranger et sans doute même le son de nos voix ne le rejoignait pas.

— C'est quelqu'un qui ne s'y connaît pas, remarqua encore ma mère, en me faisant signe d'aller ouvrir.

Dès l'automne nous vivions dans la grande salle; le petit apprentis servant de cuisine en été devenait alors une sorte de pièce de débarras où s'entassaient les meubles et les outils dont nous n'avions plus besoin. Je traversai cette pièce glacée, soulevai avec peine le loquet rouillé. Un paquet de pluie me frappa au front. Le visage de l'homme m'apparut, faiblement éclairé par un reste de clarté provenant des grandes flaques d'eau autour de la pompe. C'était somme toute un assez bon visage de chemineau sans âge qui ne demande que la soupe et s'en ira tout de suite après si on ne lui offre le grenier. Nous ne voyions pas souvent de ces gens-là dans nos régions écartées, un ou deux par année peut-être, et encore! Celui-ci cependant mon-

trait une certaine dignité et aucune hâte à quémander. Une courte barbe roussâtre, frisottante, où perlaient de grosses gouttes de pluie, lui rongeaient à demi les joues ; la visière de la casquette traçait une ligne d'ombre sur le front. Les yeux cependant très doux, souriants, presque tendres, pétillaient sous la frange humide des cils.

— Bonjour, ma petite cousine ! lança-t-il d'une voix molle, flexible et aussi déroutante que son regard. Tu dois être ma petite cousine Alice ? ajouta-t-il en riant.

Je secouai la tête.

— Non ? C'est-y Agnès alors ?

— Non, dis-je, agacée, c'est Ghislaine.

— Bien oui, qu'est-ce que je pensais ! Bien sûr que t'es Ghislaine. J'aurais dû le savoir, même si je ne t'ai jamais vue.

Il faisait le geste de s'essuyer les mains l'une à l'autre en parlant, riait bas dans sa barbe, et habilement poussait du pied la porte que je tenais entrebâillée.

Il finit par entrer.

— Je suis bien chez les Rondeau ? demanda-t-il, et son incroyable sourire amical faisait le tour de la pièce humide et froide comme s'il la découvrait avenante et pleine de monde.

— Non, dis-je, ici c'est chez les Trudeau.

— C'est ce que je voulais dire, reprit-il tranquillement. Rondeau, Trudeau : voilà deux noms qui se ressemblent. Tu ne trouves pas, cousine ?

Il me poussait un peu du bras et je voyais ses yeux qui brillaient de contentement.

— Eh bien, va dire à ton père, ma petite, que c'est un cousin qui arrive du pays de Québec.

Je le précédai dans la salle et, l'homme sur mes talons, je jetai à mon père comme un reproche moqueur :

— Il dit qu'il est un cousin du Québec.

Mon père aussitôt se leva, fit un geste étrange, comme pour étreindre l'inconnu, mais son élan se brisa. Sa belle figure pai-

sible et vieillissante marquait moins le recul cependant que cet égarement des personnes arrachées tout à coup à leurs songes.

— Ah oui ! De quelle partie du Québec ? De Saint-Alphonse ?

— De Saint-Alphonse, dit l'homme.

Il s'approcha du poêle. Ses vêtements commencèrent à fumer. Ma mère apportait la lampe Aladin ; elle la souleva un peu au-dessus de l'inconnu et on vit de grandes déchirures dans ses habits, quelques-unes rapiécées avec des bouts de ficelle, d'autres, béantes, qui laissaient entrevoir sa chemise rouge.

Pendant l'homme attachait sur ma mère un regard d'une telle amitié qu'elle posa sa lampe et s'occupa ailleurs sans parler. On comprit qu'elle était agitée à la façon dont elle ouvrit tous les tiroirs de la desserte sans trouver ce qu'elle cherchait.

L'homme fut un instant seul au centre de la pièce, quêtant nos regards qui se dérobaient. Il avisa une chaise contre le poêle, s'assit et poussa un grand soupir de bien-être.

Alors, dans le silence, à deux ou trois reprises, on entendit sa voix douce, un peu traînante :

— De Saint-Alphonse, c'est de là que je viens. De Saint-Alphonse...

Mon père sortit sa blague à tabac. Il se préparait à bourrer sa pipe lorsque l'étranger tendit la main, se servit de tabac sans aucun embarras, se renfonça dans sa chaise après avoir allumé une courte pipe en plâtre et murmura distinctement :

— Merci. C'est bien de la bonté.

Les deux hommes fumèrent. Ma mère remuait des casseroles avec un grand bruit inusité. Et parfois ses lèvres s'entrouvraient, comme si elle allait se décider à prononcer quelque parole blessante. L'étranger nous regardait à tour de rôle, nous, les enfants assis dans les coins, il nous souriait du fond de sa barbe ; il donnait des petits coups de menton, nous faisait à

chacun un clin d'œil, puis recommençait. Un blaireau que nous avions apprivoisé, mais qui restait très méfiant à l'égard des étrangers, s'était pourtant glissé sous la chaise de l'homme. Celui-ci le prit par la peau du cou, l'installa sur ses genoux ; la petite bête, loin de protester, tendit le museau, lécha la barbe humide et, les griffes rentrées, se laissa bercer comme un enfant. Aussi sauvages, aussi silencieux que nos bêtes, nos seules amies, nous étions dans l'étonnement de les voir s'allier à cet inconnu. Ma mère elle-même semblait impressionnée, ce qui devait augmenter sa mauvaise humeur. Peu à peu nous glissions de nos sièges pour nous approcher à notre tour. L'étrange homme nous adressait des signes d'encouragement à la façon du prestidigitateur que nos parents nous avaient menés voir une fois au rodéo du village voisin.

Mon père s'était levé ; il arpentait la pièce, les mains au dos. Puis, se campant devant le vagabond, il lui demanda :

— Mais de qui êtes-vous le garçon ?

— Moi ? dit l'homme. Eh ! mais de celui qui a disparu.

Une lueur d'intérêt jaillit sous les paupières abaissées de mon père.

— De Gustave ?

— Oui, de Gustave.

— Mais on l'avait cru mort !

— Il n'était point mort ; il était allé aux États-Unis. Moi, je suis son garçon.

— Ah, fit mon père, vous êtes son garçon !

— Je suis son garçon, répéta l'étranger d'une voix unie et têtue.

Et il tourna son visage souriant du côté de ma mère qui fouettait sa pâte à crêpes. Il paraissait déterminé à lui arracher un regard, un sourire, une parole. Mais elle bousculait les préparatifs du souper pour éviter de prendre part à la conversation. Elle jeta bientôt une première cuillerée de pâte dans le poêlon chauffé. Une odeur agréable se répandit dans la pièce.

Au dehors, l'obscurité s'étendait sur le pays triste et nu. On n'apercevait plus par les carreaux que de vagues miroitements d'eau accumulée en mares entre les taillis, dans les creux de la plaine, ou courant en ruisseaux. L'homme étendit les jambes. Il prit le temps de regarder la salle, basse, grande, garnie d'une commode en chêne et de vieux meubles modestes mais solides et si bien polis et adoucis par l'usage qu'ils reflétaient un long contentement. Puis il se remit à sourire dans le vide, devant lui, sans bouger.

— Mais qui est-ce qui vous a mis sur notre trace ? s'enquit soudain mon père.

L'étranger leva ses yeux bleus qui luirent au rayon direct de la lampe.

— À Saint-Alphonse.

— Ah !

Mon père fit entendre un soupir languissant.

— Voilà si longtemps que je ne les ai pas vus, ceux-là de Saint-Alphonse.

Il se tourna à son tour vers ma mère, toute petite, de beaucoup plus jeune que lui. Les reins ceints d'un grand tablier, elle restait penchée sur le poêle et la flamme de temps en temps lui sautait périlleusement au visage.

— Ça fait combien de temps, Albertine, que je ne suis pas allé là-bas ?

C'était elle en effet qui avait charge de lui rafraîchir la mémoire sur les événements dont il lui avait fait lui-même le récit touchant des personnages qu'elle n'avait jamais connus.

Elle prit le temps de réfléchir, faisant mentalement quelques rapprochements de date, ses jolis sourcils fortement arqués et la bouche entrouverte.

— Tu m'as toujours dit que tu étais parti de chez vous à l'âge de quatorze ans et que tu n'y avais pas remis les pieds depuis. Calcule comme tu voudras. Ça fait près de cinquante ans... si tu m'as dit la vérité.

Elle terminait toujours sur cette réserve, comme pour rejeter l'erreur, s'il s'en trouvait une, uniquement sur mon père.

Puis, par bouderie et parce que la présence de l'étranger sans doute l'irritait, elle ajouta :

— Tu n'as pas écrit à ceux de chez vous non plus depuis quinze ans. C'est une honte !

— Oui, dit mon père, ignorant la dernière remarque de sa femme, ça fera cinquante ans. Je ne les reconnaîtrais pas, ceux de là-bas.

Il pencha son visage éclairé par de lointains souvenirs mélancoliques.

Ma mère mit alors les poings à ses hanches ; elle dit très vite, sans regarder l'étranger :

— C'est prêt ! Approchez, les enfants. Viens manger, Arthur.

Le chemineau se leva aussi, allégrement ; il choisit une place contre le mur, s'y glissa en serrant sa veste de misère sur lui et, tout de suite assis, saisit sa fourchette.

— Oui, rêvait mon père, il y a bien des choses de là-bas que je n'ai pas vues.

L'homme attrapa un grand morceau de pain du bout de sa fourchette. Il le mordit au milieu, puis, souriant, la bouche pleine, il promit :

— Je vous conterai ça t'à l'heure.

Table des matières

<i>Loin de moi l'idée...</i>	7
Un vagabond frappe à notre porte	9
Où iras-tu Sam Lee Wong?	49
La vallée Houdou	109
Un jardin au bout du monde	125
<i>Chronologie</i>	185
<i>Écrits de Gabrielle Roy</i>	193



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE HUITIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).



Gabrielle Roy (1909-1983) est née à Saint-Boniface (Manitoba) où elle a vécu jusqu'en 1937. Après deux séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec. Son œuvre, qui comprend une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants, est reconnue comme l'une des plus importantes de la littérature canadienne du xx^e siècle.

54

**BORÉAL
COMPACT**

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE, ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Un jardin au bout du monde est né de la vision que je saisis un jour, en passant, d'un jardin plein de fleurs à la limite des terres défrichées, et de la femme y travaillant, sous le vent, en fichu de tête, qui leva vers moi le visage pour me suivre d'un long regard perplexe et suppliant que je n'ai cessé de revoir et qui n'a cessé, pendant des années, jusqu'à ce que j'obtempère, de me demander ce que tous nous demandons peut-être au fond de notre silence : Raconte ma vie.

G. R.

Un jardin au bout du monde a été publié pour la première fois en 1975. L'œuvre a été traduite en anglais.